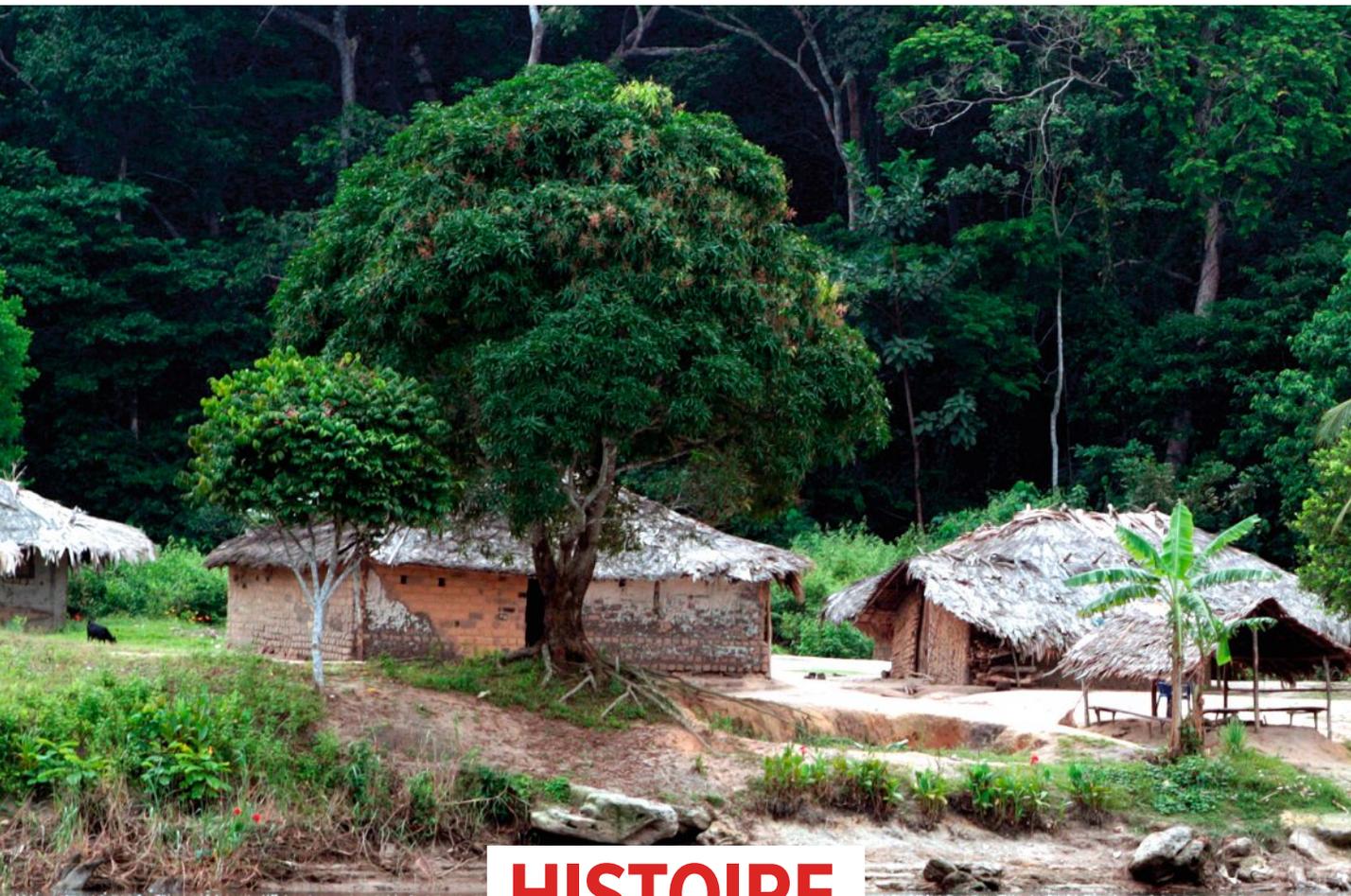


CULTURE(S) & LIFESTYLE



HISTOIRE

Pandémie chez les Bantous

Depuis plus d'un siècle, les historiens s'accordaient sur le scénario d'une « expansion bantoue », qui, partie de l'ouest de l'Afrique il y a plusieurs millénaires, aurait gagné la moitié sud du continent. Une récente étude internationale conteste cette version des faits.

174

Musique

Ballaké Sissoko, héros très discret de la kora

177

Cinéma

Alain Gomis : « Il faut produire sur place pour un public local »



Village au bord du fleuve Lukenye, en RD Congo.

OLIVIER MARBOT

C'est une histoire relativement connue, ou du moins que les amateurs d'histoire africaine croyaient connaître. À

partir de 3 000 av. J.-C. et au long d'une période s'étirant sur plusieurs millénaires, le continent a vécu ce que les spécialistes ont appelé « l'expansion bantoue », un vaste mouvement migratoire ayant pris naissance aux confins du Cameroun et du Nigeria actuels, et s'étant étiré ensuite vers l'est et le sud, jusqu'à s'étendre à la moitié du continent.

Cette « expansion » est considérée comme l'événement migratoire le plus important de la préhistoire africaine, et ses conséquences s'observent aujourd'hui encore. La communauté bantouphone, qui réunit toutes les populations parlant une langue issue de la même « proto-langue primordiale », regroupe pratiquement la moitié des Africains et est présente du Gabon aux Comores, du Soudan à l'Afrique du Sud.

Ce sont des linguistes européens qui, au XIX^e siècle, ont théorisé l'existence de cette communauté linguistique, puis ont reconstruit le déroulement probable de son « expansion ». Les chercheurs allemands Wilhelm Bleek et Carl Meinhof, d'abord, ont mis en évidence la spécificité des idiomes issus du bantou, en les distinguant par exemple du xhosa, en Afrique du Sud. L'Américain Joseph Greenberg, ensuite, a procédé à une classification des langues africaines, appuyant l'idée d'une expansion géographique, tandis

que l'explorateur et administrateur colonial britannique Henry Hamilton Johnston, lui, établissait la première carte qui dessinait et datait les étapes de cette fameuse expansion.

C'est en partie en s'appuyant sur les travaux de ces hommes que le scénario communément admis jusqu'à présent s'est bâti et affiné. Les « Bantous » (même si, on le verra, ce terme est impropre) se seraient d'abord développés à l'ouest de la forêt du bassin du Congo, autour de l'actuelle région camerounaise des Grassfields, et auraient commencé à se déplacer à partir de 3 000 av. J.-C.

Le mythe de la culture bantoue

De 1 500 av. J.-C. à 500 apr. J.-C., ils auraient atteint l'actuel Angola et le KwaZulu-Natal, au Sud, la région des Grands Lacs, à l'Est, traversant l'immense forêt équatoriale. À partir de l'an 500 environ, ils auraient rayonné dans toutes les directions depuis les Grands Lacs, gagnant le Soudan, s'enfonçant jusqu'au Kenya, à la Tanzanie, au Mozambique et au Zimbabwe. Un scénario qui repose sur l'idée d'une expansion lente, certes, mais continue.

Cette version du peuplement de la partie subsaharienne du continent, longtemps admise, pose pourtant quelques problèmes. D'abord parce qu'elle s'appuie sur une notion centrale mais controversée : celle

de « Bantou ». Cela a été dit, écrit et répété, notamment dans *Jeune Afrique* : « Les Bantous n'existent pas. » Du moins pas dans le sens où certains l'entendent, c'est-à-dire celui d'une ethnie ou d'une culture.

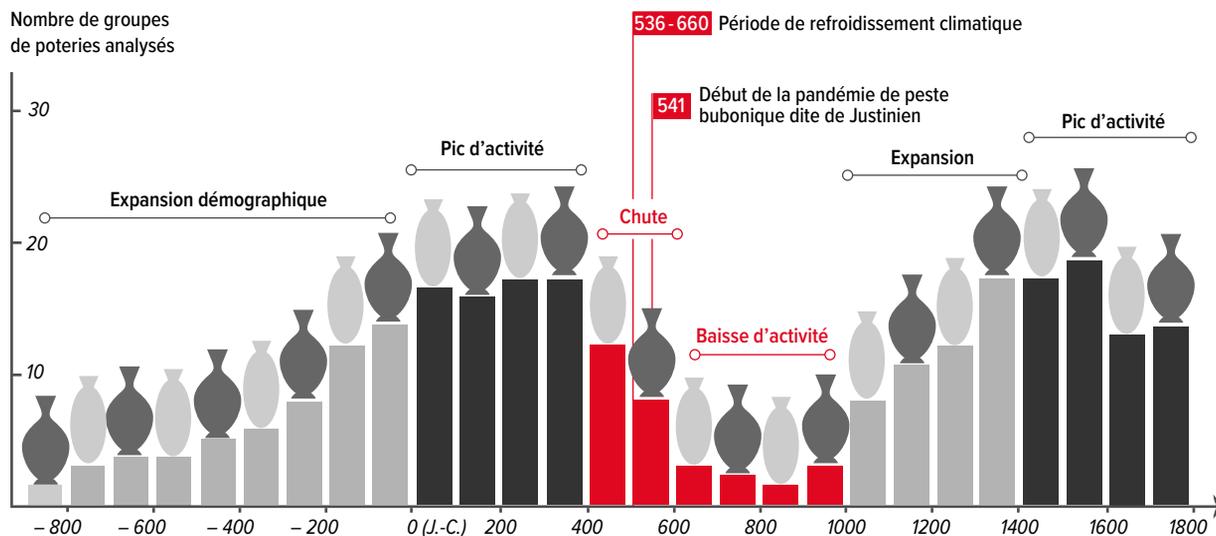
Prudents, les chercheurs utilisent aujourd'hui plus volontiers l'expression de « communauté bantouphone », car c'est de cela qu'il s'agit : des populations très différentes les unes des autres mais qui parlent des langues – on en recense jusqu'à 680 – ayant une racine commune. Dans une certaine mesure, ces populations partagent aussi quelques spécificités génétiques, mais il ne s'agit pas d'une règle absolue : les Pygmées ont adopté les langues bantoues, mais ne descendent pas des populations de l'Ouest ayant lancé la migration.

Le terme « Bantou », de plus, est très connoté, parfois de façon on ne peut plus fâcheuse. Bleek, qui a inventé le nom lui-même, était un raciste avéré, et Meinhof avait adhéré au parti nazi. À l'époque de l'apartheid, « Bantou » était tout simplement synonyme de « Noir », et le mot a gardé en Afrique du Sud un caractère très péjoratif. Au Rwanda, certains Hutu extrémistes ont aussi expliqué à la veille du génocide qu'ils étaient de « vrais Bantous », alors que les Tutsi, eux, étaient des « nilotiques » venus du Nord, donc des étrangers.



Une chute brutale de la population autour du VI^e siècle

La datation de vestiges de poteries collectés dans la forêt équatoriale africaine a permis d'identifier les pics et les reculs démographiques depuis le début de l'âge du fer.





DIRK SEIDENSTICKER

Dans d'autres régions, la notion de « peuple bantou » est beaucoup plus valorisée. En témoigne la tentative gabonaise de créer à Libreville un Centre international des civilisations bantoues (Ciciba). L'entreprise s'est soldée par un échec, mais des tentatives de lui redonner vie sont faites régulièrement.

Mais, surtout, et c'est la nouveauté apportée en ce début d'année par une équipe pluridisciplinaire comprenant archéologues, linguistes et généticiens, et emmenée par le professeur Koen Bostoen, de l'Université de Gand (Belgique), l'idée d'une expansion spatiale continue de la population bantouphone est fautive.

Depuis 2018, ces chercheurs ont étudié et daté des fragments de poteries (qui figurent parmi les rares objets ayant résisté au temps sur de longues périodes) trouvées dans 726 sites répartis dans toute la forêt équatoriale. Ils en ont analysé les formes et les motifs et ont procédé à des datations au carbone 14. Ils ont aussi examiné le patrimoine génétique de restes humains et ont utilisé les techniques les plus modernes d'analyse des « fluctuations paléodémographiques » pour remonter 130 générations en arrière.

Leur conclusion est la suivante : l'immense majorité des vestiges retrouvés remonte soit à une période ancienne située entre - 800 et 400, soit à une autre, plus récente, débutant vers l'an 1000. Entre les deux, on constate une chute très nette, particulièrement marquée entre 400 et 600. La seule explication possible,

Depuis 2018, les chercheurs tentent de faire parler les fragments de poterie trouvés sur 726 sites de la forêt équatoriale.

selon Koen Bostoen et son équipe, est celle d'un « dépeuplement massif » entre ces deux dates. Spécialiste de la datation des poteries (c'est le sujet de sa thèse), l'archéologue Dirk Seidensticker évoque « une rupture distincte qui confirme l'existence de deux phases de peuplement dans la forêt du bassin du Congo ».

« C'est très net, et cela concerne toute notre zone d'étude, renchérit Koen Bostoen : on observe une quasi-disparition des sites archéologiques, et il n'y a de vraie reprise qu'à partir de l'an 1000. Le deuxième point, c'est qu'entre les céramiques des deux périodes, qui remontent respectivement à l'âge du fer ancien et à l'âge du fer récent, les styles sont tout à fait différents. »

Reste à tenter d'expliquer cette rupture brutale, et c'est là que les travaux de l'équipe deviennent réellement passionnants. « Nous observons une chute du nombre d'objets au milieu du I^{er} millénaire, et nous en déduisons qu'il y a eu une chute démographique, précise le linguiste à *Jeune Afrique*. Ensuite, nous en cherchons la cause, et nous nous appuyons là sur ce que nous savons : à cette époque, après une période climatique plus sèche qui a débuté il y a environ 2 500 ans et qui a provoqué une réduction relative de la forêt, le climat était plus humide. »

« L'année sans soleil »

C'est le fameux « Petit Âge glaciaire de l'antiquité tardive », une période de refroidissement climatique qui débute en 536, baptisée par les historiens « l'année sans soleil ». « Le phénomène est sans doute lié à des éruptions volcaniques, suppose l'historien américain Kyle Harper dans son livre *Comment l'Empire romain s'est effondré*. Il en a résulté une vague de froid comme il ne s'en produit que tous les mille ans, d'où une intensification des pluies, une réduction des récoltes, un affaiblissement des défenses immunitaires et, sans doute, l'explosion des populations de rongeurs. »

Étape suivante : en 541 éclate l'une des pires pandémies de l'histoire de l'humanité, la peste de Justinien, ainsi nommée en référence à l'empereur romain qui régnait alors à Constantinople. Cette première grande peste bubonique – à ne pas confondre avec la peste noire qui a ravagé l'Occident aux XIV^e et XV^e siècles –, sans doute partie de Chine, a ravagé tout le pourtour méditerranéen, tuant, selon l'historien byzantin Procope de Césarée, contemporain de la pandémie, jusqu'à la moitié des populations des régions touchées.

Pour l'équipe du professeur Bostoen, il est très possible que ce soit cette peste de Justinien qui explique la brutale chute de la démographie observée en Afrique centrale. « C'est la partie la plus spéculative de notre étude, admet sans détour le scientifique, et nous ne prétendons pas que c'est un fait historique. Mais c'est plausible, même s'il faudrait des études plus poussées pour le valider. »

Peste ou non, c'est toute l'histoire du peuplement de la moitié sud du continent qui doit aujourd'hui être révisée. L'expansion des populations de langue bantoue ne s'est pas faite en une fois, depuis la préhistoire, mais en deux périodes distinctes. Certains groupes ethniques parlant des langues apparentées et vivant dans des régions voisines n'ont sans doute pas, comme on l'imaginait auparavant, d'ancêtre commun. Certaines communautés qui se croyaient installées sur leurs terres depuis des millénaires sont en fait arrivées à une époque bien plus récente qu'elles ne l'imaginait.

Après la crise

Qu'est-ce que ça change ? Beaucoup de choses, assure Koen Bostoen : « Cela modifie complètement notre vision de l'histoire précoloniale. Longtemps, on a considéré à tort que l'Afrique n'avait pas d'histoire. Ensuite on a pensé que cette histoire était une longue continuité qui n'aurait été interrompue que par l'arrivée des Européens, la traite atlantique puis la colonisation. » C'est cette idée de continuité que les dernières découvertes battent en brèche, mais pas seulement.

« L'étude montre aussi, poursuit le linguiste, que les grands royaumes d'Afrique centrale ne sont pas le résultat d'une évolution linéaire, que certains sont beaucoup plus récents qu'on le pensait et que, donc, ce qui est remarquable, ils ont réussi à se développer après une crise profonde et un effondrement de la population. L'esclavagisme et la colonisation européenne n'étaient pas les premières grandes crises que l'Afrique centrale traversait. Son histoire est mouvementée et riche. Elle a su trouver les ressources pour s'en remettre. »

Le professeur l'admet volontiers, ce n'est pas un hasard s'il a voulu mettre en avant l'idée d'une grande pandémie alors même que le monde se débat face au Covid-19 : « Nos recherches montrent que l'Afrique centrale a su se relever après une pandémie et un épisode de changement climatique important. Bien sûr nous estimons que c'est porteur d'espoir. C'est d'abord ça le message. » 

LA PESTE JUSQU'EN AFRIQUE ?

Que le monde ait connu une période froide à partir de 536 – et jusqu'en 575, selon les travaux du climatologue Ulf Büntgen –, cela n'est pas contesté. Que la bactérie *Y. pestis*, « tueur global dont le taux de mortalité est proche de 100 % », juge l'historien Kyle Harper, ait favorisé la chute de l'Empire romain à partir de 541 ne fait pas débat non plus. La question est de savoir si une maladie qui a frappé essentiellement la Péninsule arabique et le monde méditerranéen a pu se frayer un chemin jusqu'en Afrique centrale et décimer les populations bantouophones. Plusieurs indices permettent de le penser, estime Koen Bostoen : « La période est la même, on sait que la peste a également touché l'Afrique. Certains disent même qu'elle trouve son origine en Éthiopie. On sait, parce qu'on a trouvé des traces de pratique de la métallurgie et de la culture du mil, que dès le milieu du 1^{er} millénaire av. J.-C. il y avait des échanges entre l'Afrique centrale et des régions plus septentrionales. De plus, on trouve aujourd'hui encore au Congo, en Zambie, au Kenya ou en Ouganda des variantes de la peste noire qui sévissait en Europe au Moyen Âge. » Dans l'ouvrage collectif *Afrique subsaharienne, un continent d'histoires*, paru en ce début d'année, l'historienne Iwona Gajda ajoute que le puissant royaume aksoumite, qui occupait alors l'actuelle Éthiopie, commerçait avec l'Arabie du Sud ainsi qu'avec les Romains, dont les navires sillonnaient l'océan Indien et la mer Rouge. Aksoum, tout comme l'Égypte, a payé un lourd tribut à la peste de Justinien. Quelques siècles plus tard, écrivent François-Xavier Fauvelle et Bertrand Hirsch dans le même ouvrage, les routes de communication partant de l'Éthiopie et de l'Érythrée s'étendaient jusqu'à Mogadiscio, Mombasa, Zanzibar et le royaume de Zimbabwe, au sud, le lac Tchad et Kano, à l'ouest. La peste a-t-elle suivi le même chemin ? On l'ignore encore, mais, comme le dit le Pr Bostoen : « C'est plausible. »

O.M.



La Peste d'Asdod, par Nicolas Poussin, en 1631. Musée du Louvre, Paris.